





**SAUVEZ-VOUS**



Gaëtan Noël

# SAUVEZ-VOUS

La fin vous appartient.

**H**YDOLIA  
EDITIONS

## **Du même auteur :**

- *Le Tourment des rois, Livre I, Partie I – À la lumière de l'ombre (2018)*
- *Le Tourment des rois, Livre I, Partie II (2018)*
- *Emmène-toi avec moi (2018)*

Informations et extraits gratuits sur [gaetan-noel.fr](http://gaetan-noel.fr).

**© 2019, Gaëtan Noël.**

Tous droits réservés.

Édité par Bookelis pour Hydolia, la société d'autoédition de Gaëtan Noël.

ISBN : 979-10-227-8092-6

Dépôt légal : mai 2019.

Illustration de couverture : Logan Lambert, [Unsplash.com](https://unsplash.com).

Plus d'informations sur [gaetan-noel.fr](http://gaetan-noel.fr).

*À Léonard,  
Sarah, Charlie et Mia.*

*À l'humanité, au monde,  
à ce qu'il en restera.*

*À ceux qui savent, ou sauront,  
et qui ne baisseront pas les bras.*

*À l'humain d'après,  
vœu de résilience de l'humanité.*





# 1

Il fallait que je la lâche.

Cela faisait maintenant des heures que j'étais assis là, à même le sol, adossé à ce mur froid de béton gris. Nous avions conçu cet énorme bunker, ce refuge de malheur, pour protéger nos vies. De l'air. De la chaleur. De l'eau. Du ciel. De la terre. De tout ce qui autrefois nous avait nourris.

Il fallait que je la lâche.

Que je laisse à l'abandon ce cocon de femme qui autrefois avait donné la vie. Celle de nos enfants. De mes deux enfants. Nulle chaleur ne s'échappait désormais de cette vide enveloppe que j'avais aimée.

Il fallait que je la lâche.

Elle avait fait de son mieux. Elle avait vécu de son mieux. Survécu de son mieux. Elle était morte... de son mieux. Sans trop pleurer. Sans trop se plaindre. Sans oublier de me rassurer. Moi à qui tous les mots manquaient.

Il fallait que je la lâche.

Avec toute la précaution, toute la tendresse, tout l'amour dont j'étais encore capable, j'embrassai une dernière fois ses longs cheveux gris... et l'allongeai devant moi. Je déglutis. Ce tombeau n'était pas digne d'elle.

Le béton.

Solide et facile à produire, mais d'une triste laideur... probablement une de ces insultes au talent artistique de l'humanité. Mais qu'importait, désormais ? Nous étions les seuls observateurs, les seuls juges de notre prétendu talent... et nous ne sommes plus.

Plus rien.

Je me relevai, les membres lourds. Les muscles de mes cuisses hurlèrent. Et pas seulement à cause de mes soixante-deux années. Le manque d'eau, de nutriments, d'oxygène... commençait de m'achever.

Tout comme le manque d'espoir.

Une ultime fois, je titubai jusqu'à la salle de contrôle. Sur l'écran principal, cet immense verre rempli de chiffres et de courbes et de radars et de jauges... tous les voyants terminaient rapidement de passer de l'orange au rouge — au noir si cela avait été possible. Le pourcentage de dioxygène dans l'air n'avait jamais été aussi bas. La température, jamais aussi élevée. Mais ce n'était pas ce qui m'intéressait.

— Héla ! lançai-je en m'approchant du micro. Lance une dernière analyse des refuges.

Une dernière. Par acquit de conscience. Pour être sûr de ce que j'étais en train de vivre. Pour être sûr de ce dont j'étais déjà dramatiquement certain.

— Entendu. Connexion aux satellites HUMAN WATCHERS établie. Analyse de la planète en cours...

*Héla...* Cette intelligence artificielle ne me manquerait pas. Trop froide. Trop inhumaine. Trop... éternelle, elle.

— Analyse terminée. Le nombre de survivants est estimé à : zéro.

Je hochai la tête, mécaniquement.

— Combien de refuges sont encore actifs ?

— La totalité.

Nous y étions. Tous les refuges de l'humanité, disséminés autour du globe, étaient encore fonctionnels, mais plus personne ne répondait... Chacune des intelligences qui les régissaient envoyait régulièrement le nombre de survivants, calculait automatiquement, et sans négligence humaine possible, les dernières âmes survivantes.

Zéro.

Je souris, nerveusement. *Je n'arrive pas à le croire...* Je m'écroulai dans le siège derrière moi, qui roula en arrière sous mon poids. La tête dans les mains, je me frottai le visage, les tempes, ébouriffai mes cheveux devenus si longs.

Dix-milliards.

Nous avons été dix-milliards d'êtres humains. Et depuis quelques heures... nous n'étions plus qu'un.

« Je suis le dernier être humain. »

Bien sûr que je ne le réalisais pas. Je n'étais pas conçu pour ça. Nous étions tous nés, au moins depuis soixante-dix-mille années, pour convenir d'un certain optimisme : celui que notre espèce était là pour toujours. Et qu'après la mort, eh bien... ça irait quand même. D'une façon ou d'une autre. L'obstination de la vie, je suppose... L'illusion de la permanence. Les dinosaures, aussi grands et bêtes qu'ils aient pu être, s'étaient probablement rendu compte de leur erreur lorsque les cataclysmes s'étaient enchaînés... Quoique ce n'était pas vraiment de leur faute. Ils n'étaient ni à l'origine de ces catastrophes, ni n'avaient eu le moyen de les prévoir, et encore moins de les empêcher.

*Eux.*

Mais à quoi bon ressasser encore ? Pourquoi me tourmenter, me laisser envahir par la culpabilité, puisque moi aussi j'étais sur le point d'expirer ? « N'es-tu pas un scientifique, après tout ? » me résonnai-je. Accepter la réalité. L'analyser. Être pragmatique. Trouver une solution, plutôt que de rejeter plaintivement le problème.

Je suis anthropologue.

Quelle mauvaise blague ! Mon métier, ma passion, ma vocation... C'est d'étudier l'humanité. Et il n'y a plus d'humanité. Moi qui avais parcouru le monde entier pour percer les mystères de notre passé, de notre évolution... j'assistais alors à l'ultime conclusion.

L'humanité est morte.

Point final. Fin. *The End*. L'espèce humaine s'était éteinte. La tragédie finale avait eu lieu : celle qui mettait un terme aux inventeurs mêmes du concept de *tragédie*. La notion disparaissait... tragiquement. Quelle tragédie que de perdre la tragédie ! Nous étions les seuls à pouvoir nous pleurer. Les seuls à nous savoir exister. Et j'étais désormais le seul garant de ce que nous avions été.

« Finissons-en. »

## 2

La tempête de poussière me lacérait le visage. Je n'avais pas pris la peine de m'équiper : mourant pour mourant, une combinaison de survie m'aurait donné un air plus idiot que celui qu'elle me donnait d'habitude. Une capuche, un foulard autour de la bouche et des lunettes étanches... c'était bien suffisant.

*Tchac.*

Je sentais mes mains rougir sous mes gants, chaque fois que cette fichue pelle s'enfonçait à peine dans cette fichue terre asséchée par ce fichu soleil. Et cet air brulant, à peine respirable...

*Tchac.*

Le climat avait changé au point que la météo ne consistait qu'en une succession de phénomènes atmosphériques trop intenses pour être supportés : sécheresses terribles, bombes de pluie, cyclones géants, déchainement de l'océan sur les terres...

Et tempêtes de poussière.

Dans cette région du monde autrefois tempérée, plus une goutte d'eau n'était tombée depuis des années. Les violentes bourrasques soulevaient alors la terre qui s'émiettait, la dispersant aux quatre vents...

*Tchac.*

Et cette chaleur. Les cinquante degrés Celsius n'avaient rien d'extraordinaire, ici. C'était la nouvelle normale de saison. Un fléau de plus qui menaçait ma vie, le lancinant souvenir du *réchauffement climatique* pour lequel nous n'avions eu que mépris. Vivre à l'extérieur était devenu insupportable pour bien des raisons... et à trop jouer avec ma pelle, je m'exposais à une mort certaine.

Mais c'était là que mes enfants étaient enterrés.

Au sommet de cette colline, autrefois boisée, surplombant cette grande ville désormais sous six à dix mètres d'eau salée. Les tours et les gratte-ciels n'étaient plus ces symboles de la puissance prospère de l'humanité : désormais, ils n'étaient plus que la preuve que nos priorités avaient été bien mal négociées. Nous avions choisi l'opulence et le profit, le confort, au détriment de la nature et de la survie. Impensable ? Et pourtant.

Charlie et Mia n'y avaient pas survécu.

Lorsque les Grandes Migrations climatiques commencèrent, lorsque ces deux milliards de réfugiés débarquèrent, la guerre pour l'appropriation des ressources éclata : la Guerre climatique mondiale. Oui... ce fut le commencement d'un temps où le climat avait fini par envahir toutes les pensées, toutes les expressions, tous les médias.

Mais il était déjà trop tard.

Les guerres civiles explosèrent sur tous les continents, et commença alors un nouveau massacre des innocents. Charlie et Mia, petit garçon et petite fille de six et quatre ans, furent de ceux-là. Trop occupés à survivre aux tueries de masse, ma famille et moi avions négligé l'énorme lame de fond, cette vague incroyable qui s'abattit lors du cyclone ERASER ONE. Oui...

nous ne donnions désormais plus de prénoms aux ouragans : mais des noms de machines. De machines à tuer.

Je me souviens du jour où j'ai senti pour la première fois la poigne de mon fils : il n'avait que quelques minutes, le cordon ombilical à peine coupé. Sa main si petite avait agrippé mon pouce comme si sa vie en dépendait. De bonheur, j'en avais pleuré.

Six ans plus tard, sa poigne n'a pas suffi.

Mes larmes non plus. À chaque fois que je regarde ma main droite, je ne vois que l'impuissance d'un père face aux éléments. Je ressens encore celle de Charlie se cramponner à la mienne. Ses hurlements de terreur, alors que les eaux terribles tentaient de me l'arracher. Son regard éploré qui me suppliait. De le sauver. Mais cette puissance... Comment gagner un bras de fer contre l'océan ? Et lorsque les flots abattirent ce camion sur la rambarde à laquelle je m'étais agrippé... ma main l'a lâché.

Je l'ai lâché.

Les eaux m'ont arraché mon petit garçon. Et chaque nuit est une torture qui n'a de cesse de me percer les tympans de son dernier cri de désespoir terrifié.

J'ai miraculeusement survécu. Pas lui. J'aurais préféré mourir. Mourir, plutôt que de vivre ça. Mourir, plutôt que de chercher son petit corps pendant des jours. Mourir, plutôt que de le trouver. Mourir, plutôt que de vivre pour constater la mort de ceux pour qui je vivais. Mais Mia était encore là à l'époque, tout comme ma femme...

Sarah.

Ma belle, que faisais-tu ainsi nichée au creux de mes bras, surplombant cette tombe creusée pour toi ? J'avais juré de te protéger, de te bâtir une maison... Mais la seule promesse que

j'aie pu tenir, c'était celle-là : t'enterrer auprès de tes enfants, et vous laisser là. Combien de fois t'avais-je portée jusqu'à ton lit, pour border ton corps endormi ? Tu avais toujours ce visage paisible, et ce murmure, ce « je t'aime » que tu prononçais inconsciemment lorsque tu sentais sous ta tête l'oreiller.

« Jusqu'à ce que la mort vous sépare. »

Eh bien, voilà. Il était temps. Alors, je te déposai sur ce lit de terre, sur ce drap blanc que j'y avais placé malgré les objections du vent. Je déployai tes longs cheveux ondulés, trop gris pour tes trente-huit années, penchai ta tête sur le côté, et veillai à tes mains : ne pas les croiser. Tu n'étais pas morte : tu dormais. Et moi, je t'observais. L'anthropologue que j'étais se mit à penser à nos si lointains ancêtres qui découvriraient le phénomène de la mort. Combien avaient dû rester là, comme moi, à attendre que leur être aimé daigne se réveiller ? Moi qui étais finalement l'aboutissement de l'humanité, je ne me sentais à ce moment ni plus instruit, ni plus savant...

Je savais juste que tu ne te réveillerais pas.

Après t'avoir embrassée une dernière fois, je vins te couvrir du reste du drap. Par ce simple geste, je tirais un trait sur l'espoir de te revoir, de te toucher. Jamais. J'empoignai alors la pelle, et commençai à déposer la terre sur ton corps rendu... à la poussière. Il y a bien longtemps, la coutume d'enterrer nos morts était née de l'angoisse de voir les corps de nos aimés dévorés par les charognards. Avec le temps, nous y avons superposé nos croyances, nos rites culturels et religieux... Honnêtement, moi-même je ne savais pas pourquoi j'avais pris la peine de les enterrer tous les trois. Mes gènes me le dictaient-ils ? Ma culture ? Pas la peur du charognard, en tout cas... Il y avait bien longtemps que la faune s'était réduite à une peau de chagrin.



Croiser un animal sauvage plus gros qu'un rongeur, c'était tout un évènement de nos jours...

Qu'importait... vous étiez là.

Sous ces quelques pierres que j'avais dressées pour vous. Je restai un moment à vous regarder, à essayer de me souvenir que vous aviez existé. Et le temps passait. Ma situation était aussi tragique que dramatique, mais le crépuscule était lui... magnifique. Oui... Notre planète avait certes évolué, son espèce vedette exterminée, mais ses ciels grandioses aux couleurs chaudes ne manqueraient jamais. La vie de la Terre continuait, même sans nous. N'est-ce pas frustrant ? N'est-ce pas inconcevable ? Imaginer ne serait-ce qu'un instant que le monde existe sans l'humanité... Mais sans nous... qui donc pourrait l'observer ? Se rendre compte de sa beauté ?

Je n'y arrivais pas.

C'était unimaginable. Définitivement... impensable. Le monde existait-il vraiment si nous n'étions pas là pour le regarder ? En tant qu'anthropologue, j'en avais toujours été convaincu : nous n'étions que des animaux parmi d'autres. À défaut de naître avec griffes, ailes, nageoires ou crocs... nous avions été dotés d'un puissant cerveau. Pourtant, *la Révolution cognitive* n'avait eu lieu qu'il y a soixante-dix-mille années. Avant elle, le genre humain — vieux de deux millions et demi d'années — n'était pas beaucoup plus abouti que les singes d'aujourd'hui. Certes, nous avions découvert le feu... Mais nous n'étions pas encore capables de penser le monde au-delà de ce que nous avions devant les yeux. Quel mystère que cette révolution... Aucune théorie scientifique n'était parvenue à en expliquer la cause. Comment un être si peu éloigné du chimpanzé avait-il ainsi pu se mettre à penser ? À prier des

dieux, à imaginer des légendes, à inventer des techniques toujours plus évoluées... C'était inédit dans l'histoire de la vie. Il y avait probablement eu des mutations génétiques... mais pourquoi ? Nul ne le savait.

Nul ne le saurait jamais.

Finalement, face à ta mort, Sarah, l'humanité ne savait toujours pas pourquoi. Pourquoi le début, et pour quelle fin ? Pourquoi avons-nous été la seule espèce à évoluer vers ce niveau de conscience ? Ce niveau... de torture. Parce que disons-le franchement : qu'avions-nous gagné à être si évolués ? Certainement pas la survie, apparemment ! Et quand bien même... existait-il sur Terre une espèce plus malheureuse que la nôtre ? Plus seule que la nôtre ? Plus peureuse que la nôtre ? Où étaient donc ces dieux créateurs que nous avons... *créés*, pour nous rassurer ? Que l'on n'y voit nul blasphème... mais une amère désillusion quand même.

Aucun dieu ne s'était manifesté pour nous sauver.

*Aucun.* Aucun n'avait stoppé notre course instinctive vers la destruction. À croire que nous avons été abandonnés, ou bien mal pensés.

Religion mise de côté, un peu d'anthropologie : la Révolution cognitive nous avait octroyé un pouvoir ultime...

La fiction.

Oui : la capacité d'imaginer ce qui n'existe pas. Depuis, nous nous étions rêvés... et notre évolution n'en avait été qu'accélérée. Quelle incroyable espèce que la nôtre ! Nous avons tellement bâti, tellement construit... Nous, Homo Sapiens, avons conquis le monde jusqu'à le forcer à nous dévoiler ses secrets. Dans notre course effrénée, nous avons même été jusqu'à le mettre en danger ! Nous ! De si faibles

bipèdes poilus ! Juste par notre capacité à penser au-delà de ce que nous étions, nous nous sommes hissés au sommet de l'évolution.

Je me mis soudain à penser à un de mes anciens professeurs... Très érudit, il m'avait alors fait part d'une grande théorie : l'Homo Sapiens, « l'Homme sage », évoluerait un jour en Homo Deus : « l'Homme dieu ». Car à force d'envier des dieux, de vouloir y ressembler, notre évolution en avait été influencée... Nous n'avions jamais été aussi puissants, une véritable nouvelle force de la nature. Nous n'avions jamais été aussi près des dieux que nous vénérions.

Et comme eux, nous finissons aujourd'hui à l'abandon.

*Ça suffit.* Que j'arrête de me morfondre. C'est terminé, un point c'est tout. Nous aurions pu survivre et nous épargner bien des souffrances, mais nous ne l'avons pas fait. Ainsi soit-il. Ce n'est pas grave. Rien ne l'est. C'est nous qui décidions de ce qui était important ou non. L'importance était notre invention. Nous disparaissions... l'importance avec nous. Plus d'humains, plus d'importance. Quelle libération...

Qui viendra nous reprocher d'avoir tout fait sauter ? Personne ! Alors, à quoi bon se lamenter... Tous les parents qui avaient vu leurs enfants mourir étaient morts, désormais. Eux comme les autres, plus personne ne souffrait. Alors, de quoi se plaindre ? Personne ne pleure notre disparition, puisque personne ne sait que nous existons. L'extinction de l'humanité est une anecdote dans l'histoire de l'univers. Et si des planètes emplies de vies explosaient de l'autre côté de la Voie lactée ? Aurions-nous été tristes ? Non, nous n'aurions jamais été au courant. C'est la même chose pour nous. S'il existe des extraterrestres de la taille d'ours en peluche, ou des géants à trois

pattes, ou des bipèdes chasseurs-cueilleurs bleus... notre existence est une inconnue pour chacun d'entre eux.

L'extinction de l'humanité n'est donc pas grave.

— Merde..., lâchai-je dans un sanglot. Pourquoi est-ce que je pleure, alors ? Mia, Charlie... Sarah. Comment on en est arrivés là ? Où êtes-vous tous, sans moi ?

Mes jambes me lâchèrent. Les larmes ruisselantes, je m'écroulai à genoux dans la poussière. Toute cette peine, toute cette souffrance, toutes ces pertes, tout ce gâchis, toute cette horreur, je...

— AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAARGH !

Mes poings heurtèrent le sol de rage et de désespoir. Je hurlai à m'en déchirer la voix. Longtemps. Jusqu'à en perdre connaissance.

Jusqu'à en mourir, si un bruit incroyable ne m'avait pas sorti de ma torpeur finale...